

NOS GRANDS JOURNAUX

Ce que nous appelons nos grands journaux — c'est-à-dire ceux qui ne pouvant tout faire substituer la quantité à la qualité — jouent de bien mauvais tours à notre amour-propre national.

S'ils se contentaient de torturer la langue, on pourrait encore les excuser. reporter l'offense au compte de l'atavisme collégial.

Mais ils tapent en plein dans le bon sens le plus candide, donnent des entorses aux choses les plus intimement droites et simples.

Le moins qu'ils pourraient faire serait d'éviter le plus possible les occasions de produire des monstruosité.

Hélas ! ils les recherchent....

Ces grands journaux dont les cuisiniers manquent les sauces les plus rudimentaires abordent avec aplomb les pièces montées.

En d'autres termes, eux qui ne peuvent nous offrir du reportage décent nous imposent des chroniques, des essais, des études sur tous et sur tout.

S'ils ne dépassaient pas les frontières, nous endurerions ces avanies, accoutumés que nous sommes à tout mettre au pied de la croix

Seulement, il y a ça : ils vont au loin.

Et ils se font décerner des diplômes de ridicule dont une bonne partie rejaillit fatalement sur tous les indigènes de la contrée.

Alphonse Allais qui a visité notre pays, qui l'aime, qui serait le dernier à nous vouloir du mal, n'a pas pu y tenir dernièrement.

Dans une de ses récentes chroniques — celle-là intitulée *Rassurons les navigateurs* — il débutait ainsi :

Bon nombre de lecteurs parisiens et même départementaux, aliés par les séduisantes théories de Lucien Millevoe ou fanatisés par le chatoyant de son style, ne manquent pas de se procurer, au prix du sacrifice de cinq centimes, le journal du soir *La Patrie*, publiée à Paris (France).

Beaucoup moins fréquents (on pourrait les compter) ceux de nos compatriotes qui, quotidiennement, se repaissent de la lecture d'un autre journal qui porte le même titre, la *Patrie*, mais

qui se publie à Montréal (province de Québec, Canada).

On a le plus grand tort.

La *Patrie* (de Montréal) possède en ses flancs un rédacteur scientifique auprès duquel notre Jules Verne semblerait un enfant, un bébé dérisoire.

Le rédacteur scientifique de la *Patrie* (de Montréal) n'est pas de ceux qui, la lanterne à la main, se contentent d'escorter la marche du Progrès.

Non !

Le rédacteur scientifique de la *Patrie* (de Montréal) est un de ceux qui, un flambeau dans la main, dans chaque main, dirai-je même sans crainte d'exagérer, précède le Progrès, mais en avant de la Science, leur indiquant la marche à suivre, les cimes à escalader et les abîmes à combler rien qu'en éternuant dedans.

Dans son dernier numéro, ou plutôt dans l'un de ses derniers numéros, notre excellent innovateur aborda la question des collisions en mer :

"Rendons justice en passant à deux hommes de cœur qui se sont occupés de la question et y ont dépensé jusqu'à leur dernier sou, MM. Steenackers et de Zomzée."

"Les collisions en mer, remarque-t-il non sans une apparence de raison, proviennent de la rencontre imprévue de deux bâtiments qui naviguent dans les mêmes parages.

"Les collisions en mer, ajoute-t-il, sont plus fréquentes pendant la nuit que pendant le jour.

"Pourquoi ?" se demande-t-il avec angoisse.

"Parce que, se répond-il immédiatement, il ne fait pas si clair pendant la nuit que pendant le jour.

"Mais, étreint-il son front dans ses mains brûlantes de fièvre, mais....

Et il n'achève pas ; il a trouvé !

"O mon Dieu, se prend-il à badiner, c'est bien simple, nous allons commencer par éclairer l'Atlantique, pendant la nuit.

"Les chûtes du Niagara, source presque incalculable d'énergie, sont là pour un coup.

"Que de force perdue ! Que d'électricité gâchée ! Que de lumière sous le boisseau !"

Le ballon-réverbère maritime était inventé.

C'est Emile Gautier qui va ouvrir de grands yeux.

Oui, c'est Emile Gautier qui va ouvrir de grands yeux.